Lacus Orphei oriental avec les édifices romains parmi lesquels ils classent aussi les *Septizonia*. — Rome a l'antériorité chronologique sur Byblos, jusqu'ici, et de beaucoup.

Reste à écarter brièvement une interprétation fausse et dangereuse du *Lacus Orphei* de Rome, au-dessus du quartier de Subure. Mais, plutôt, là encore, remettons-nous en à la sagesse avisée de M. A. Boulanger, qui, dès 1925, avait su donner l'alarme, et faire justice des suggestions, pour le moins hardies, de R. Eisler[1].

Il deviendra de plus en plus évident, nous l'espérons bien, que la Fontaine d'Orphée, au-dessus de la Subure romaine, n'a jamais pu, en pleine voie publique, servir de fonts baptismaux aux Orphiques latins.

Ch. PICARD.

IV

MARICA

PAR W. BORGEAUD
Professeur au collège de Bex (Suisse)

En présence d'un personnage tel que Marica, figurant surtout dans l'épopée de Virgile, on éprouve un sentiment de curiosité, d'ailleurs bien difficile à satisfaire, et de respect. Dans quelle ambiance évolue Marica ! C'est l'atmosphère qui entoure les figures de Faunus, Picus, Latinus. C'est le vieux fonds légendaire le plus authentiquement italique, que l'hellénisme a pu toucher, mais n'a pas recouvert, et que nulle spéculation ne saurait ravir à l'Italie. Et, je spécifie tout de suite, à l'Italie indo-européenne. L'Étrurie n'a que faire dans le monde frais et aérien qui entoure Marica. Virgile nous la signale comme l'épouse de Faunus et la mère de Latinus :

> Rex arua Latinus et urbes
> Iam senior longa placidas in pace regebat.
> Hunc Fauno et nympha genitum Laurente Marica
> Accipimus. Fauno Picus pater.
>
> (*Énéide*, VII, 45 et suiv.)

C'est une nymphe, une divinité des eaux, compagne de l'agreste Faunus et de l'oiseau de Mars, le pic. A l'époque historique, Marica est absente du Latium proprement dit. Mais elle réside chez les Aurunci-

1. Dans *Orpheus the Fisher*, Londres, 1921 : *contra*, A. Boulanger, *Orphée*, 1925, p. 108, n. 3.

Ausones, dans les marais de Minturnes, près de l'embouchure du Liris. Là, on lui rend un culte. A Minturnes, chez les Aurunci, Marica est un personnage divin assez considérable pour être identifié non seulement à Circé, mais encore à Artémis et à l'Aphrodite marine[1]. Marica est représentative, par excellence, du monde religieux des Aurunci. On a cru pouvoir dire que la Marica de l'*Énéide* était un simple emprunt au culte de Minturnes, arrangé dans le goût des cycles légendaires[2]. Mais un connaisseur de Virgile, J. Carcopino[3], a bien senti qu'il ne pouvait y avoir emprunt, et que la Marica latine de Virgile, bien que ne présentant pas de culte historiquement attesté, est tout aussi authentique et peu littéraire que la Marica vénérée par les Aurunci à l'époque historique. La Marica virgilienne est la même divinité que la Marica de Minturnes. Cette figure, commune à la religion des Latins et à celle des Aurunci, disparut assez tôt du territoire proprement latin, alors qu'elle sut se maintenir dans les marais du Liris. Seuls des fervents de l'antiquité, tels que Virgile et Ovide, ont conservé le souvenir de la nymphe latine. Le peuple ne la connaissait plus. De toute façon, que la Marica de Virgile soit authentiquement latine ou qu'elle ne soit qu'une transposition épique de la déesse des Ausones-Aurunci, il n'est pas sans intérêt de s'attacher à cette figure que le grand poète a cru devoir introduire au plus intime de son œuvre.

M. Franz Altheim[4] a jeté les premières bases d'une telle étude, en montrant que l'identification de la Marica de Minturnes avec Artémis rend compte, à tout point de vue, de caractères profondément communs à ces deux divinités. Je ne veux pas refaire ici son travail. Je signale simplement, après M. Altheim, que cette Marica des marais du Liris avait, en effet, tout lieu d'être sentie comme identique à l'Artémis hellénique des marais, la Limnatis, et à la Diane du *lacus Nemorensis*. Une des principales caractéristiques de ce type de divinités lacustres, c'est la vénération dont elles jouissent de la part des femmes, et plus précisément des femmes en couches et des nourrices. Il est vrai que ni la Marica virgilienne ni la Marica de Minturnes ne présentent ce trait, mais à Pisaurum, sur la côte adriatique au nord du Picenum, on a trouvé deux cippes dressés en l'honneur de divinités presque toutes féminines, et en particulier à Marica, par des personnages qui se font appeler soit matrona, soit *deda*[5]. M. Hans Krahe[6] a pu interpréter heureusement le mot

1. Cf. les scholies d'une série de manuscrits de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, II, 23 ; le commentaire de Servius à l'*Énéide*, VII, 47 ; XII, 164.

2. Par exemple, Lejay dans l'édition scolaire de Virgile (Hachette, 1918) de Plessis-Lejay, p. 568, note 3.

3. J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, Paris, 1919, livre IV, p. 617-621.

4. *Griechische Götter im alten Rom* (Töpelmann, Giessen, 1930), p. 141 et suiv., 165 et suiv.

5. *C. I. L.*, XI, 6296.

6. H. Krahe, *Indogerm. Forsch.*, LV, p. 121 et suiv.

deda, si longtemps mystérieux : il signifie, selon toute vraisemblance, « nourrice ». Dans une prochaine étude, qui sera intitulée « Marica et les Aurunci », je m'occuperai de ces inscriptions et de leur caractère. Ainsi donc, la Diana Marica n'est pas une invention du scholiaste de la Cité de Dieu, et, où qu'elle apparaisse, on doit reconnaître à Marica le caractère de l'Artémis archaïque, le caractère d'une Kourotrophos, « nourricière d'enfants ».

Jusqu'ici, la démonstration de M. Altheim, à laquelle j'ai ajouté l'heureuse interprétation de M. Krahe, est impeccable. Mais M. Altheim continue dans une voie où je ne peux pas le suivre. Fidèle à son principe, il veut déceler dans chaque divinité latine une origine soit hellénique, soit étrusque. Ici, les deux sources viendraient à se conjuguer. Marica serait tout simplement Artémis, pourvue d'un nom étrusque, en rapport avec celui de Marius et de la gens Maria. Marica serait donc une divinité gentilice étrusco-grecque, un simple produit d'importation et, une fois de plus, l'élément purement italique se verrait dépossédé de toute substance. Ce fait serait confirmé par le caractère nettement étrusque des trouvailles archéologiques du sanctuaire de Marica[1].

Pourtant M. Altheim doit reconnaître, en deux passages de son étude[2], que la Marica, selon lui étrusco-grecque, de Minturnes, est venue greffer son culte sur celui d'une nymphe locale. Je pose la question : quelle nymphe locale? italique ou étrusque? D'après la théorie du philologue de Halle, l'élément grec aurait fourni le culte, l'élément étrusque donné le nom. De cette façon, la nymphe locale se voit réduite à un simple signe algébrique servant à unir les deux courants civilisateurs. Il ne faut pas se dissimuler, cependant, que c'est un grand mérite de M. Altheim que d'avoir mené l'enquête jusqu'à ce point crucial. Si l'on retranche[3] l'élément étrusque pour le remplacer par l'italique, on sortira de l'impasse, et l'horizon s'élargira considérablement.

Dans ma thèse sur *Les Illyriens en Grèce et en Italie*[4], j'ai montré que Marica est un élément onomastique typiquement illyrien. Je citais d'après les *Balkanillyrische Personennamen* de M. Krahe[5] les références irréfutables :

Marica C. f. Secunda (Asseria, Dalmatie)
Maricae Blendonis f. uxoris (Noricum).

La seconde surtout, par l'apparition du nom uniquement illyrien

1. Altheim, *l. c.*, p. 166 ; Kaschnitz-Weinberg, *Arch. Anz.*, 1927, p. 120 et suiv.
2. Altheim, *l. c.*, p. 141, 165.
3. Loin de moi l'idée de le retrancher archéologiquement. Je parle de l'origine du culte, et non de son arsenal étrusco-grec.
4. W. Borgeaud, *Les Illyriens en Grèce et en Italie* (Genève, Georg, 1943), p. 104.
5. H. Krahe, *Lexikon altillyrischer Personennamen* (Heidelberg, 1925), p. 71.

Blendo(n), emporte les derniers doutes. On voit par là que, chez les Illyriens, Marica était un nom propre de femme. A l'époque où je faisais ma thèse, je n'étais pas encore armé pour serrer le problème de plus près. Je ne me rendais pas compte de l'importance capitale de Marica pour l'histoire de l'Italie primitive. Maintenant, je crois tenir les choses par le bon bout. Une déesse nourrice et lacustre, absolument comparable à l'Artémis Limnatis ou Limnaia, et résidant à l'embouchure du Liris, porte un nom d'origine balkanique, illyrienne. C'est donc en territoire illyrien qu'il faut chercher l'interprétation de son nom. Par un heureux hasard, malgré la grande pauvreté des sources relatives à la langue des Illyriens, l'interprétation de ce nom est possible.

Au premier livre de l'*Énéide*, Virgile met dans la bouche de Vénus une description du Timavus, le puissant fleuve de Vénétie. La déesse plaide pour Énée son fils, par-devant Jupiter. Puisque Anténor, dit-elle, ce Troyen fugitif, a pu pénétrer sans dommage au sein des golfes illyriens et des royaumes des Liburnes, et franchir la source du Timavus, et fonder la ville de Padoue, pourquoi les dieux sont-ils si durs au Troyen Énée? Pourquoi Jupiter laisse-t-il se déchaîner la colère de Junon?

> Quem das finem, rex magne, laborum?
> Antenor potuit, mediis elapsus Achiuis
> Illyricos penetrare sinus atque intima tutus
> Regna Liburnorum et fontem superare Timaui,
> Vnde per ora nouem uasto cum murmure montis
> It mare proruptum et pelago premit arua sonanti.

Ces deux derniers vers (245-246) ont donné du mal à la critique, et déjà à la critique ancienne. Le Timavus est représenté ici comme une mer grondante qui se précipite à travers les campagnes.

Servius, dans son commentaire à l'*Énéide*, nous dit que les indigènes appelaient le Timavus *mare* :

> Hunc fluuium ab incolis mare appellari.

On se trouverait donc en présence d'un usage proprement vénète du mot *mare*. Tout cela n'est pas très clair. Peut-on faire fond sur Servius? Il semble bien qu'il faille répondre affirmativement, car Servius, ici, se réfère à Varron, antérieur à Virgile. Ajoutons d'autres matériaux, qui se rapportent à l'embouchure du Pô, dans la région vénète. Le géographe Mela (II, 62) signale que ce fleuve enfle de telle façon qu'il se déverse par sept embouchures :

Padus... adeo augescit atque alitur ut se per septem... ostia effundat.

Or, Pline l'Ancien appelle ces sept embouchures les *Septem Maria* (III, 119). Hérodien (VIII, 7, 1) affirme que les indigènes vénètes nommaient ces sept embouchures «les sept mers» : ἑπτὰ πελάγη. Aucun doute

n'est plus possible. Il s'agit d'un usage du mot indo-européen **mari* qui ne coïncide pas avec l'usage latin. Cette dénomination des sept embouchures du Pô, *Septem Maria*, est confirmée par la Table de Peutinger et par l'Itinéraire d'Antonin (126, 6)[1]. On voit donc que les Vénètes, de langue pour l'essentiel indo-européenne, désignaient par le mot **mari* peut-être « le fleuve », et certainement « l'embouchure ».

Encore faut-il savoir de quelles embouchures il s'agissait. Pline (III, 120) nous renseigne très exactement : *Atrianorum paludes, quae Septem Maria appellantur.* Ainsi donc, la traduction latine, par le truchement de *palus,* montre qu'en vénète le mot **mari* désigne « le marais, le fleuve marécageux, l'embouchure marécageuse ». Il s'ensuit que la déesse de Minturnes, résidant parmi les marais de l'embouchure du Liris, portait à juste titre le nom de Marica, qui veut dire « Celle de l'embouchure marécageuse ». Le nom *Marīca*, et l'adjectif **marīkos* qu'il suppose, est le pendant illyrien de l'adjectif latin *marīnus*. Le vénète présente la même situation que le germanique. Là, en effet, le mot **mari* signifie soit « mer », soit « marais », soit « lac ». En gotique, on a même le curieux composé *marisaiws* (qui serait en allemand **Meersee*) pour traduire le grec λίμνη.

Marica correspond donc bien à la Limnatis (Artémis) des Grecs, qui elle-même, très probablement, est d'origine balkanique. Il s'agit d'une rencontre en Italie. Je tiens à souligner que cette grande déesse nourrice du Latium et des Aurunci n'a pas été importée de Grèce, puisqu'elle est venue en Italie des Balkans illyro-vénètes, et cela à époque si ancienne qu'on doit considérer Marica comme le type même de la vieille divinité italique[2].

W. Borgeaud.

1. Sur *Timauus-mare, Septem Maria*, cf. Anna Karg, *Wörter und Sachen* (1941-1942) : *Die Ortsnamen des antiken Venetien und Istrien*, p. 115, 171, 185, 195. Il est vrai que l'existence du vénète **mari* contredit l'indication du dictionnaire étymologique d'Ernout-Meillet, s. v. *mare*, d'après laquelle on aurait, sauf en latin, partout **mori*. Le celtique, en effet, présente **mori*, mais le germanique et le balto-slave traitent de la même façon *ă* et *ŏ* (*ŏ* et *ă* > germ.-balt. *ă*, slave *ŏ*).

2. Un problème que je suis aujourd'hui comme autrefois incapable de résoudre est celui de la position du latin vis-à-vis des très anciens apports balkaniques. Où passait la limite entre latin et illyrien?